

c'é-tait -
nu-ma-tin

Dominique Petitgand
ce qui sépare est ce qui lie
2021

Le vide entre deux sons est ce qui suspend la diffusion de la voix, fait rupture et hache la langue. Mais ce vide est aussi ce qui relie un à un tous les points du pointillé, remplit le moment d'attente et laisse espérer la suite. Ce paradoxe est au cœur de ma pratique de montage. Chaque découpe ainsi haussée à sa double fonction de lien et de séparation.

Chaque silence est un trait d'union. Ce temps vacant, mêlé d'incertitude (parce que tout arrêt est potentiellement définitif et le signe d'une fin possible), est un creux qui laisse s'épanouir la résonance de ce qui vient d'arriver, qui en prolonge l'écho, lui offre un temps minimum, son espace à lui. C'est ce même creux qui prépare la venue de ce qui va advenir et fait *reset* pour en accueillir l'amorce. C'est l'interstice, le sas décompresseur, le trou dans l'emploi du temps, la salle d'attente.

Je pourrais diviser mes pièces sonores en deux camps : d'une part, celles, avec une seule voix, dont l'unité se trouve à l'origine déjà contenue dans l'enregistrement et le passage utilisés, et celles, d'autre part, avec une ou plusieurs voix, pour lesquelles l'unité est à construire au montage, parce qu'il s'agit alors d'associer plusieurs fragments éparpillés dans différents coins d'un enregistrement ou issus de plusieurs entretiens.

Le mode de fabrication de l'œuvre diffère et s'inverse selon ces deux catégories : dans le premier cas, je me mets à défaire, dans le second, à faire. D'un côté, une unité à grignoter, à trouser, à démembrer, au risque de l'éparpillement, de l'autre, inversement, une continuité à faire naître, à faire tenir, à rendre crédible, au risque de la mosaïque.

Faire éclater les multiples facettes d'une même chose ou assigner un vecteur commun à des éléments composites, il s'agira toujours, quel que soit le point de départ — unique ou pluriel — de lui tourner le dos pour rejoindre son contraire, et s'installer au milieu du chemin, en un équilibre instable entre l'unitaire et le disparate.

Il me semble qu'il se joue la même double chose lors de mes écoutes domestiques. Lorsque j'écoute un disque — que j'aime et dont je commence, au fil des écoutes répétées, à connaître par coeur les enchaînements — le vide à la fin d'un morceau est ce qui me permet de prendre acte de ce que je viens d'entendre, d'en garder quelques secondes le goût. Une pause, un entracte.

Mais ce vide est également, dans le même temps ou en un passage extrêmement rapide de relais, ce moment où j'imagine à l'avance (je cherche l'équivalent de « visualiser » pour ce phénomène sonore mental) le début du morceau suivant, où je commence à en entendre intérieurement les notes introductives et la poussière fantôme. Un blanc plein de la résonance de ce qui vient d'avoir lieu et plein de mon anticipation.

Pause. La voix s'est interrompue, le guide s'est tu, le fil qui nous conduisait s'est momentanément arrêté. Et dans cet intervalle, ce passage sans appui, tout peut arriver.